ALERTE ROUGE

THE SOUND OF POLITICS!

N°2 - 8F.



interviews: NUCLEAR DEVICE

SINGLE TRACK

RED LONDON

Billy BRAGG

BANDE DESSINÉE:
RECUPERATION
& POUVOIR

SAUVE QUI PEUT, LE CINEMA!

NUCLEAR DEVICE

sound of revolution

KEEP ON KEEPIN ON!
REDSKINS

CONTACT
ALERTE ROUGE
c/o L'EVASION
145 rue de Vaugirard
75015 PARIS

EDITORIAL

Le sommaire de ce numéro 2 diffère quelque peu du premier. Nous avons été critiqués parce qu'il n'y figurait pas un seul groupe français (il se trouve que nous revenions de Londres, et que nous avions jugé utile de donner la parole aux gens que nous avions rencontré là-bas); que les défenseurs irréductibles du rock hexagonal se réjouissent, cette fois deux interviews sur quatre lui sont consacrées. Une autre remarque concernait le fait que nous ne nous exprimions pas directement dans des articles dits "de fond". Alors nous prenons position, mais pas sur des sujets musicaux... Ouvrir une polémique pour déterminer si les Clash de 84 sont plus ou moins intéressants que les Clash de 80, organiser un débat sur des sujets brûlants du genre "le punk est-il mort" (et à l'heure où les créteux et autres extraterrestres sont récupérés pour les besoins de la pub dans le métro et sur le cul des autobus, il nous semble que la question est définitivement close) ne nous passionne pas vraiment. Nous pourrons par contre créer une rubrique "courrier des lecteurs" dès le n°3, si votre participation permet d'engager une réflexion plus constructive.

Mille mercis à tous ceux qui ont acheté notre premier numéro, et surtout à ceux qui ont décidé de nous écrire afin que l'heure ne soit plus à la passivité... Malheureusement, cette tentative de contact a été un échec total, et ce grâce aux mauvais coucheurs des PTT qui ont refusé de nous donner le courrier en poste restante, sous prétexte qu'il n'était pas adressé à une personne et que notre association n'était pas déclarée à la préfecture. N'étant pas munis du Papier A En-Tête tamponné, signé et contresigné par quelque bureaucrate faisandé, nous sommes repartis les mains vides tandis que vos lettres prenaient le chemin du Grand Incinérateur Central. Ceux que l'aventure n'aura pas dégoûtés pourront désormais nous joindre à l'adresse en haut de page. Votre courrier nous est indispensable, n'hésitez pas à nous faire des propositions d'articles, musicaux ou non, si vous avez des thèmes qui vous tiennent à coeur.

Nous sommes désolés d'avoir dû augmenter notre prix de vente, mais cela nous est imposé par le coût croissant des tarifs d'impression, et des diverses fournitures nécéssaires à la fabrication d'un journal; et nous sommes loin de recevoir des subventions du Ministère de la Culture...

DISTRIBUTION:

L'EVASION
NEW ROSE
PARALLELES
ATMOSPHERE
NEW WAVE AL DI LA

La révolution est frappée de stérilité
si elle n'a jamais la victoire
il n'est peut-être pas trop tard
si l'on veut vaincre, mais non par la violence
des vieilles armes du désespoir...

... Il faut savoir sacrifier la cohérence à l'incohérence de la vie, tenter un dialogue créateur, fût-ce contre notre conscience.

Pier Paolo Pasolini, 1964)



NUCLEAR DEVICE

ADELANTE MUCHACHOS!

INTERVIEW
INTERVIEW
INTERVIEW
INTERVIEW
INTERVIEW
INTERVIEW
INTERVIEW

Nous avions "découvert" NUCLEAR DEVICE en mai 84, lors de leur concert à Paris avec les Brigades (les kids qui se sont fait casser la gueule par une bande d'individus peu chevelus à la sortie de la salle ne sont sans doute pas près d'oublier cette soirée). Après une tentative de concert à Juvisy le soir du réveillon de nouvel an - tentative, seulement, à cause d'une panne de sono... ils sont revenus à Paris, non pas pour jouer mais pour discuter de la sortie d'un futur disque sur un tout nouveau label, Bondage Records. Nous étions dans les parages!



AR : Renseignements généraux ?

Chris (batteur) : Nous sommes du Mans et avons démarré il y a environ deux ans. Jean-Marc, notre saxophoniste nous a rejoints il y a six mois, avant on était 4.

Pascal (chanteur) : Patrick, le guitariste, Christian et moi on se connaissait avant. Enfin, Patrick ça fait pas mal de temps que je le connais, c'est mon frère... Quant à notre bassiste, Charlu, c'est le meilleur barman du Mans, alors on s'est dit que c'était un bon plan d'avoir un barman dans le groupe. Il était bon barman et est aussi bon bassiste.

AR : Votre évolution musicale depuis le début ?

Pascal : Au départ on ne savait pas très bien jouer, moi je ne savais pas très bien chanter, Chris et Charlu étaient déjà bons musiciens, mais Patrick a appris en faisant le groupe... Les morceaux de nos débuts sont donc relativement simples, au niveau des accords et de la structure. Maintenant c'est plus élaboré. Au début on jouait dans un style proche du punk, et on a rencontré Charlu qui venait d'un groupe de reggae, ça explique pas mal de choses dans notre son.

AR : Et les Stranglers dans tout ça? C'est une pure coincidence ?

Pascal : Oui, c'est une coincidence. Nuclear Device est un nom qui pète bien, c'est tout.

Chris : Bien entendu tout le monde nous pose la question, mais maintenant il est trop tard pour changer de nom.

Pascal : On nous demande des trucs du genre "êtes-vous pour ou contre le nucléaire" alors que ça n'a strictement rien à voir. Il y a des groupes dont le nom signifie vraiment quelque chose; le nôtre sonne bien et ça ne va pas plus loin. Ce que l'on veut faire passer est dans nos paroles, pas dans notre nom.

AR : Justement, vos paroles... Pourquoi ces textes en espagnol ?

Pascal : Un des textes est une adaptation d'un corrido, c'est un chant traditionnel mexicain, et un autre que j'ai écrit sur le Chili et j'ai pensé que cela se rapprochait plus du thème traité en le chantant en espagnol.

AR : Mais le public n'est pas forcément doué pour les langues...

Pascal : Le public, de toute façon, ne comprendra ni l'espagnol ni le français dans un morceau joué sur scène... Les deux titres en espagnol seront sur le mini 33 tours qu'on a en projet chez Bondage, avec une traduction - pas littérale, mais poétique et harmonieuse.

AR : Et pourquoi avoir choisi cette langue ?

Pascal : Je suis d'origine espagnole, et j'aime bien ce pays et ses habitants... Je n'ai été en Espagne que pour les vacances; j'y ai des membres de ma famille. Puis je trouve que c'est une langue très belle; et l'Espagne a un passé, la guerre civile, tout ça...

Chris : Sans entrer dans les clichés un peu faciles, c'est une leçon dans l'Histoire, quelque chose à part, en soi toute une série d'événements politiques qui expliquent beaucoup de choses maintenant, en se reférant à cette période-là.

AR : Pour en revenir à la compréhension des textes, même sur les démos que nous avons écoutées, on pige un mot par ci par là... Le morceau sur Trotsky, par exemple; c'est du protrotskysme ou de l'anti-stalinisme?

Pascal : Ni l'un ni l'autre, c'est un résumé des événements. A l'époque, les corridos étaient faits pour informer les gens, un peu comme les chants traditionnels qu'il y avait en France, racontant l'histoire d'un assassin et de ses crimes jusqu'à sa pendaison; des histoires de guerre, etc. C'est typiquement ça.

Chris : Il n'y a pas de prise de position, à part peut être le fait de dire que le Mexique était un sol hospitalier et en fin de compte c'est là qu'il s'est fait assassiner.

Pascal : L'autre texte, "Aquilar de Ciudad"...lorsque j'ai donné ce titre, j'ai traduit ça par "l'aigle de la ville" mais en fait en espagnol littéral cela ne veut rien dire... Ca relate l'arrivée au pouvoir des fascistes au Chili, le coup d'Etat, les militaires, les gens dans les stades, et puis l'épisode de Victor Jara, à qui on a reproché de jouer de la guitare et de chanter avec les prisonniers dans les stades; pour finir on lui a coupé les mains et on l'a fusillé.





AR : ... Ruski hata ?

Chris : C'est du hongrois, ça veut dire "les russes dehors" c'était le slogan de Budapest en 1956.

Pascal : Le texte, que Chris a écrit, parle de toutes interventions des Soviétiques de par le monde, du Nicaragua à l'Afghanistan. Je crois qu'en concert, dorénavant, je vais raconter une blague au public avant ce morceau. L'autre jour on a regardé un reportage sur l'Afghanistan à la télé et c'est un moudjahidin qui la racontait... (pour ne pas déflorer cette savoureuse historiette, nous ne la transcrirons pas ici; cela donnera aux frustrés une occasion de plus pour aller voir le prochain concert de Nuclear Device!)

AR : "Les quatre cavaliers"... ?

Chris : C'est d'abord un peu le symbole de la guerre, des invasions. Le premier cavalier fait référence à une poésie de Lorca, le 2ème, ce sont les Polonais qui n'avaient qu'une cavalerie à opposer aux chars nazis en 1939; le 3ème... le cheval, qui était un symbole pour les Incas, a été la cause de leur perte parce qu'ils prenaient les conquistadors pour des dieux. Et le dernier, c'est Waterloo, les types qui étaient payés pour faire la guerre, les mercenaires de l'époque. C'est l'association du symbole des quatre cavaliers de l'Apocalypse et de la cavalerie telle qu'elle est conçue, à des fins guerrières.

AR : Qui se partage les textes et la musique ?

Pascal : Chris et moi pour les textes. La musique n'est pas écrite, mais composée à l'oreille par Charlu enfin, chacun compose sa partie, fait son truc. Il n'y en a pas un qui écrit tout et les autres suivant. Chacun fait ce qu'il a envie et à la fin si tout le monde est d'accord, c'est impeccable.

AR : Vous avez tout de même un son complètement original par rapport aux autres groupes français, et même si on écoute tout ce qui se fait dans le rock en général en ce moment, votre musique est inclassable. Vous avez tout de même des influences ?

Chris : Nous, on refuse absolument de donner des noms de groupes que tout le monde essaie de nous faire dire; en deux ans on a eu des influences qui ont beaucoup changé.

Charlu : Ils faisaient du punk, au début, certains sont d'origine espagnole, lui est pur sarthois, moi je suis antillais. Il y a eu un méla e des musiques qui a donné ce qu'on fait maintenant.

Pascal : On est forcément influencés mais, par exemple, au niveau des paroles... Mes parents sont communistes, mais je ne suis vraiment pas influencé par le communisme. On se forge en grandissant, en vivant.

Chris : C'est mutuel... Avant de connaître Charlu, j'aimais bien le reggae sans jamais en avoir écouté, et maintenant j'en écoute beaucoup. Nos influences, en fait, ce n'est pas un ou deux groupes dans le même genre que nous. On tape un peu partout, et il se trouve que des choses nous plaisent et d'autres non... Tant au niveau des groupes plus ou moins punk qui ont existé ou existent encore, le reggae, la pub Nescafé, le folklore espagnol...

AR : Vous êtes assez à contre courant, musicalement. Comment vous sentez-vous dans tout ça ?

Chris : Faudrait déjà voir ce qui se fait autour de nous... Tous les groupes qu'on rencontre sont dans le trip rock n'roll, Johnny Thunders and co... on a l'impression qu'il n'y a que ça en France. Il y a des groupes qui se démarquent un peu, style Bérurier Noir, Warum Joe et ce sont ceux là que nous trouvons intéressants; bien que cela n'a rien à voir avec ce qu' on fait. Ce sont les seuls à faire quelque chose de différent. Je m'occupe aussi un peu de faire jouer des groupes au Mans, je me suis mis en contact avec des gens comme Parfum de Femme... les Bérus vont aussi venir. Ce sont toujours des groupes qui ont une optique différente du truc rn'r classique. Le rock'n'roll, y en a marre!

AR : Et le public qui vient voir un sous-Thunders, comment il vous accueille ?

Chris : Ce qui se passe, c'est qu'il y a des gens qui voient cette musique-là simplement au niveau fun; mais pas mal trouvent notre démarche intéressante, puisqu'ils reviennent...

AR : Il se passe des choses, au Mans ?

Chris : Il y a Nuclear Device, et puis Nuclear Device ... et un autre groupe qui existe depuis six mois; en fait Le Mans est la répétition de l'histoire assez classique des groupes qui tiennent six mois, un an, qui font cinq concerts et puis ne s'entendent plus, alors ils refont un autre groupe, et ça recommence; c'est tout. Nous sommes une exception; il n'y a pas "scène" constituée, même pas une vague de hard-core braillard.

Pascal : Au Mans, bon, il y a nous, et puis une bande d'une vingtaine de musiciens qui s'amusent à faire un groupe entre quatre, si ça ne marche pas c'est quatre autres, ce sont des gens qui...

Chris : ... font de la musique parce qu'ils aiment ça

n peu de scène mais ça ne va pas loin. Nous étions un eu mal vus à nos débuts parce qu'on était pleins d'ambition et qu'on n'avait pas honte de le dire. On spère arriver à vivre de la musique... Ca a freiné un eu les gens, notre attitude; il y a eu une réaction n peu malsaine, "attendre et voir". Avant notre premier concert, les gens nous attendaient au tournant, n était pris pour des petits cons parce qu'on était elativement jeunes, et le concert les a surpris et eur attitude a complètement changé. Avant, c'était le épris...

arlu : Le Mans est une ville à mentalité ouvrière, nc tout ce qui sort un peu des marges, quidépasse peu Dallas...

ris : Sans dire que les ouvriers sont des cons et ut ça, ce sont des gens qui ne sortent pas beauup, qui n'essaient pas beaucoup de sortir; mais ils en ont peut-être pas les moyens.

: Ni l'occasion ? Y a-t'il des distractions sortant l'ordinaire ?

trick : Il y a quand même un mouvement culturel mais problème est que ça se passe vers octobre-novembre, bouge et ensuite ça retombe.

: N'est-ce pas réservé à une certaine élite ?

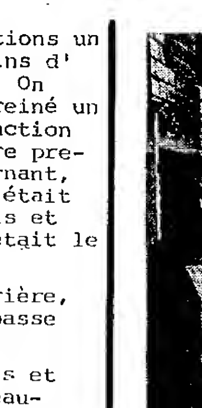
ris : Non, pas vraiment... Par exemple il ya le fesval de l'image, je pense que tout le monde peut apécier une photo... En plus c'est en plein centre ille, donc tout le monde passe devant en allant faire n marché. Je pense qu'il faut habituer les gens à ler voir ce genre de choses...

: Oui, mais au contraire on les habitue à leur médiocrité, à Dallas, au Parisien etc... c'est le Pouir qui les conditionne.

ris : Oui, c'est vrai... Notre public vient de tous s milieux, il y a des branchés hyper-branchés, rebranchés, des romantiques, des parasols. Dans les gens 'on rencontre après les concerts, il y a de tout, s gosses de 15 ans aux parents libéraux, aux plus de ans qui aiment le rock depuis longtemps. Il y a elques petits punks, au Mans, mais il y a surtout s branchés qui sortent du collège le mercredi après-di avec leur foulard fluo...







AR : Comment vous sentez-vous, avec votre conscience politique, au milieu de toute cette jeunesse qui s'en fout ?

Chris : On se sent à l'écart, justement à cause de ça. Je pense que la jeunesse n'est pas politisée et refuse de l'être à cause du mot "politique", des tronches à Barre, Fabius et Mitterrand; c'est cela qui n'intéresse pas les gens.

Pascal : Oui, mais les gens réagissent, tout de même.. Sans faire de la politique, quand certains voient une affiche de Le Pen "les français d'abord" ils réagissent.

Chris : Notamment nous, par exemple, sommes profondément anti-racistes et on sent dans notre public un encouragement, on sent que les gens sont d'accord avec nous là-dessus.

AR : Justement, vous pouvez vous servir du groupe pour "éduquer" un peu les gens...

Pascal : Education, non... par exemple, le morceau sur Habib Grimzi, je ne le chante pas comme ça, c'est pour sensibiliser les gens. Le côté réunion-débat après le concert pour discuter des textes, non. On a joué cette chanson au concert pour Convergence 84 et ça a bien passé, quoique plus de gens soient venus pour la musique que pour la cause... Oui, il faut les sensibiliser, mais pas les éduquer. On leur dit qu'il y a des merdes partout et qu'ils doivent réagir contre ça. Mais trop de gens s'en foutent...

Chris : Oui, mais c'est toujours un problème, à certains moments on a l'impression de tourner en rond; parce que les gens qui viennent nous voir, on ne leur demande pas s'ils sont totalement convaincus de ce qu'on leur a dit pendant le concert,s'ils ne l'étaient pas déjà avant. Dans ce cas-là, on n'a pas fait grand chose sinon leur montrer notre propre conviction. Mais je reviens toujours à un super souvenir de concert, où lorsqu'on a introduit le morceau sur Habib Grimzi les gens se sont levés et ont applaudi. Pour nous c'était une réussite.

AR : Qu'est-ce que vous pensez du film qui a été tiré de ce sujet (Train d'enfer) ?

Chris : Je crois que Hanin a bonne conscience, pas au sens "il se donne bonne conscience" mais qu'il a eu bon esprit en faisant ce film, je ne suis pas du tout contre. C'est toujours le même problème: est-ce bien ou mal de faire quelque chose de commercial avec de bonnes idées ? Un groupe comme nous a le but de toucher un maximum de public, parce qu'on prétend avoir des choses à dire. Il y a des choses qu'on ne refuserait pas de faire pour avoir un maximum de public (il y en a aussi qu'on refuserait).

Pascal : Pour en revenir au film de Hanin, il aurait

pu faire un simple reportage sur les milieux d'extrême droite, sur le fait divers lui-même; ce serait passé dans les cinémas Art & Essai, il y aurait eu 50 pèlerins à l'avoir vu au Mans, par exemple. Le fait qu'il ait traité ça comme un polar, il y aura 300 personnes qui le verront et qui seront touchés. C'est bien de dire "je ne veux pas de compromissions, je ne veux pas marcher dans le commerce" mais... on avait fait une interview là-dessus, avec l'histoire des labels indépendants et des gros labels. C'est vrai qu'avec les indépendants tu n'as aucune contrainte, ce n'est pas du commerce, il n'y a pas des masses de fric en jeu, tu fais ça avec des gens super intéréssants; mais seulement, au niveau de la distribution, du tirage, ça ne suit plus. Si tu sors chez CBS, ton disque, tu pourras tout de même le voir partout.

AR : Revenons-en au problème du racisme; à votre concert parisien il y avait un énergumène noir de peau qui gueulait "white power"... comment avez-vous réagi?

Charlu : A la limite on en a plus rigolé que pris ça au sérieux. Oui, sur le coup on l'a mal pris, enfin il y a des illuminés partout...

Pascal : Il essayait de nous provoquer pour qu'on descende de scène se castagner avec lui.



Chris : Surtout que "white power", en y réfléchissant, ça ne correspond à rien. En France, on a quand même un pouvoir blanc alors gueuler "le pouvoir aux blancs"!!

Charlu : Dans tous les concerts rock, dès qu'il y a une tendance un peu politisée quelque part, il y a toujours des mecs qui ne viennent que pour foutre la merde. C'est dommage, mais tant pis pour eux...

Chris : Un réussite que peut avoir ce genre de truc, c'est que finalement ils se sentent isolés au milieu d'un public. Au concert de Convergence 84 on a fait jouer un artiste maghrébin, un type tout seul avec une guitare et pendant qu'il jouait quelqu'un a gueulé "saupiquet" et il s'est retrouvé tout con.

AR : C'est facile, aussi, anonymement dans une foule!

Pascal : Moi, je mets ça au même niveau que pour un groupe avec une fille qui chante, lorsque des mecs gueulent "à poil!" Tu rigoles, c'est tout...

AR : Qu'est-ce que vous pensez des actions terroristes et des récents attentats ?

Chris : Je ne soutiens pas le terrorisme.

Pascal : Ce n'est pas du terrorisme; l'histoire d'Audran, c'est un assassinat... A la limite, je ne condamne pas, c'est bien fait pour sa gueule, il n'avait qu'à pas être dans l'armée. Ce qu'ils font, je trouve ça bien mais ce qui me gêne un peu, c'est que des mecs d'extrême-droite en Allemagne vont s'entraîner dans des camps et les instructeurs sont des membres de l'OLP... Ca me fout vraiment les boules de savoir que des mecs de causes totalement opposées s'aident entre eux. Moi, ça me plairait d'être terroriste, mais je pense que je me démerderais tout seul; j'irais pas demander à un mec du Front National de me filer trois billes en acier pour mon lance-pierres.

Chris : Il y a une certaine limite, je pense... Imaginons qu'il existe un état où tu puisses à peu près t'exprimer comme tu veux sans qu'on t'emmerde, sans parler de choix politique idéal ou quoique ce soit, et imagine qu'une poignée de mecs comme ça vienne assassiner ta femme, violer tes gosses... l'action, oui, mais pas n'importe comment, pas n'importe quoi. Balancer une bastos dans la gueule d'un dictateur en Amérique du Sud, je ne dirai jamais que c'est de la connerie, parce que ce sont des gens qui eux-mêmes ne te laissent pas t'exprimer. Mais à la limite, tuer un mec de l'UDF, c'est ridicule.

Pascal : La démocratie, c'est bien, mais si j'étais personnellement au pouvoir, un mec comme Le Pen sera interdit... je créerais une petite société pour les fachos, genre l'ile de Ré, où ils pourraient faire c qu'ils veulent entre eux. Une île, pas un bagne. Peu être que s'ils n'ont plus d'arabes à tabasser, ils s emmerderont, mais au moins ils ne nous casseront plu les pieds. Que Le Mans, ville communiste, ait accept la tenue d'un meeting de le Pen, ça me dégoûte. C'es sans doute une question de fric, de toute façon les cocos puent aussi! J'aurais été maire du Mans, il aurait pu aller faire son meeting ailleurs. Ce mec n'a pas le droit de s'exprimer. Si un jour il arrive au pouvoir, ce qui m'étonnerait fort, des mecs comme no seront interdits de jouer en France. Si ça se passe comme ça, à la limite, je serai content, ça voudra d re qu'il aura compris nos paroles et que je le gêne. je suis un fasciste de gauche! Je suis contre la pei de mort, Le Pen n'a pas à être flingué, mais qu'on l fasse fermer sa gueule, de plus il n'a rien à dire d intéréssant.

Charlu : un truc qui me plairait bien, c'est d'engrosser ses deux filles !

Chris : Pour en revenir au terrorisme, flinguer ce type-là, ce serait une erreur monumentale, on en ferai un martyr. Par contre, le ridiculiser...

Charlu : Le terrorisme, c'est très bien pour semer l insécurité parmi ces gens-là. Pas viser la tête, mai leur foutre la trouille, qu'ils sachent qu'on les a vus et qu'ils aient les boules en pensant à la bombe qui est peut-être cachée chez eux...

AR : Faut-il s'infiltrer dans ces milieux pour les détruire de l'intérieur ?

Pascal : Personnellement, je me vois mal dans le rôle du facho. Un journaliste d'Actuel avait fait ça un certain temps; les meetings, le collage d'affiches, et tout le folklore. Faut être costaud, tout de même six mois dans la peau d'un faf, côtoyer ces mecs-là. La démarche est bien, après on peut connaître ses ennemis, mais moi l'infiltration ça ne me tente pas, j ne pourrais pas me retenir !

AR: Vous disiez que vous vouliez être connus partou et vous sortez un disque sur un label indépendant. Connaissant les problèmes de distribution, comment ç va se passer ?

Pascal : C'est distribué par New Rose.

Chris : C'est un point de départ...

Pascal : On aura quatre jours pour enregistrer six morceaux, ce sera notre première expérience de stud Notre démo 4 pistes, à côté, c'était de la rigolade

AR : Elle date de quand, cette cassette ?

Pascal : un an, en février. On va en refaire une av de faire le mini 33. On va essayer d'y mettre six m ceaux et un dub, enfin on verra...

Chris : En Angleterre, il existe des labels indépendants quisont tout de même importants. En France, p encore, mais c'est un effort à faire de la part de tout le monde, musiciens et label managers... Si le gens qui font le label trouvent un groupe intéréssa et que ce groupe vend beaucoup, le label va prendre l'ampleur en même temps que le groupe, ce qui ne pe être que profitable aux deux. C'est la meilleure ch se à souhaiter à un label et à un groupe.

Charlu: Il y a un seul problème, c'est que les indépendants ont tendance à faire chacun leur truc dans leur coin; et ainsi touchent beaucoup moins de gens tandis que s'ils pouvaient s'associer...

AR : Pensez-vous avoir des chances de toucher du monde avec Bondage ?

Chris : Si le disque marche, et qu'on continue avec eux, pourquoi pas ? On n'a jamais cherché à contact les grosses boîtes, et eux ne nous ont pas fait sig non plus. Je pense que les labels indépendants peuvent prendre de l'ampleur, peuvent réussir. C'est à eux d'évoluer.

Contact NUCLEAR DEVICE (organisateurs de concerts, ne pas s'abstenir - SVP pas de concerts galères av organisation merdique... d'accord pour jouer dans festivals, dans de bonnes conditions!)

* c/o Chris MARESCO
47, allée d'Athènes/Appt 224
72000 LE MANS
(43) 8I.57.8I.



MON · TON · SON · IMAGE

Radio 7 et les dossiers de l'Etudiant (numéro de mars) ont commandé en commun un sondage sur le cinéma des 15—25 ans. Il est de notoriété que ce sont les jeunes qui remplissent les salles obscures, aussi il était tentant d'en savoir plus sur leurs goûts.

ce sondage apporte une réponse implacable : les cinéphages ne sont pas cinéphiles.

Les différents palmarès qu'ils ont décernés dénotent une approche du cinéma qui tient plutôt de la consommation fast-food.

Dans notre premier numéro il y avait le son, les paroles, la musique. Nous faisons maintenant un pas de plus : son + image, au risque d'irriter plus d'un de nos lecteurs qui aura acheté ce numéro comme "un fanzine punk de plus". Voici un article sur le cinéma, mais tant pis pour ceux-là nous ne parlerons pas de Mad Max, des invasions de morts-vivants et autres guignoleries qu'ils semblent affectionner. Nous cherchons simplement à créer des contacts avec d'autres lecteurs que cet article aura intéressé, et provoquer des réactions.

TROP TOT, TROP TARD

LE NOUVEAU FILM DE JEAN.MARIE STRAUB

u Studio 43 le cinéma des Straub"

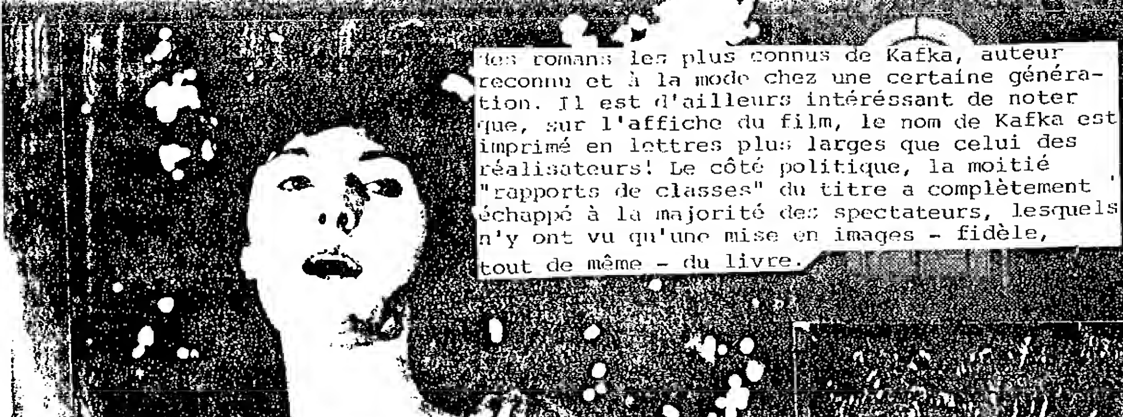
LES NOUVEAUX TZARS

Que reste-t'il du cinéma en 1985, coincé entre la grosse balourdise commerciale promotionnée par NRJ (la poubelle des radios) ou Pariscope et les branchouillardises vantées par Libé et Radio 7, celles qui vous font passer pour le dernier des ringards si vous ne courez pas les voir ?

Pour une énorme majorité du public, cinéma = s'entendre raconter une histoire, passer du bon temps; depuis l'industrie hollywoodienne on a habitué le spectateur à un cinéma de distraction, dont le principal but est d'oublier la réalité. En face d'un film on peut fuir le monde, la banalité; on échappe à soi-même. Le spectateur est pris en charge par le film, alors que cela devrait être le contraire. "La fonction du cinéma est de présenter une fausse cohérence isolée, dramatique ou documentaire, comme remplacement d'une communication et d'une activité absentes" (Guy Debord, "Critique de la séparation", I96I)

La bourgeoisie parle de représentation. Mais qu'est-ce qu'elle veut dire par là ?
Dans 10 secondes vous allez être en face d'un personnage, un écran bourgeois. C'est un personnage de western, de drame psychologique, de film policier ou de film historique. Peu importe. En fait, c'est toujours un séducteur.

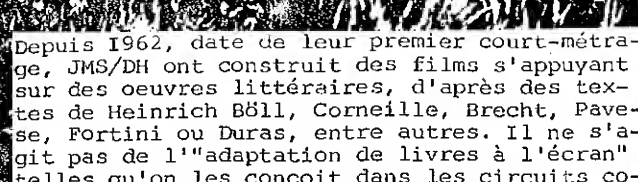
Nous faisons hélas partie de l'infime minorité qui ne considère pas le cinéma comme un étalage de supermarché avec produits pré-cuits, pré-emballés et prêts à consommer. Il y a encore peu de temps, nous aurions parlé dans cet article de cinéma "différent". Mais il est impossible en 1985 de revendiquer ce terme qui a été complètement galvaudé, voire récupéré. Le cinéma différent est devenu le cinéma des branchés... Nous pourrions citer bien des exemples; celui, récent, du dernier film de Jean-Marie Straub et Danièle Huillet est clair. Pourquoi tant de bruit autour d'un Straub - c'est bien qu'on en parle, mais qui auparavant l'avait fait, hormis les Cahiers Du Cinéma qui le défendent depuis ses premières oeuvres ? Si "Amerika-Rapports de Classes" a été accueilli avec un peu moins d'indifférence, un peu plus d'intérêt que ses prédécesseurs, c'est surtout dû au fait que ce film est une adaptation d'un



des romans les plus connus de Kafka, auteur reconnu et à la mode chez une certaine génération. Il est d'ailleurs intéréssant de noter que, sur l'affiche du film, le nom de Kafka est imprimé en lettres plus larges que celui des réalisateurs! Le côté politique, la moitié "rapports de classes" du titre a complètement échappé à la majorité des spectateurs, lesquels n'y ont vu qu'une mise en images - fidèle, tout de même - du livre.

AGATHA

un film de
Marguerite DURAS



Depuis 1962, date de leur premier court-métrage, JMS/DH ont construit des films s'appuyant sur des oeuvres littéraires, d'après des textes de Heinrich Böll, Corneille, Brecht, Pavese, Fortini ou Duras, entre autres. Il ne s'agit pas de l'"adaptation de livres à l'écran" telles qu'on les conçoit dans les circuits commerciaux; dans "Fortini Cani", par exemplo, on peut voir Franco Fortini lire devant le spectateur des extraits de son ouvrage...

Certains vont croire en nous lisant que le cinéma de Straub/Huillet fait partie de cette tendance pauvre où l'indigence des idées et de la mise en scène se dissimule derrière l'alibi de l'avant-garde, de l'art du n'importe quoi pourvu qu'on n'y comprenne rien. Mais chaque plan de leurs films, dans ses moindres détails: cadrage, son - direct -, éclairages, est étudié, revu, pensé minutieusement jusqu'à atteindre la perfection; il n'est pas rare qu'ils engrangent trente prises de la même scène! Avant le montage définitif, "Amerika-Rapports de Classes" avait demandé 75 000 mètres de pellicule (à titre de comparaison, la longueur moyenne pour un réalisateur français connu se situe autour de 30 000 mètres). Nous avons dans l'oeuvre des Straub une esthétique parfaite, laquelle fonctionne toujours en parallèle avec une analyse politique des plus rigoureuses.

AMERIKA RAPPORTS DE CLASSES

Straub a toujours été un rebelle, un résistant; ayant quitté la France en 1958, il fut condamné par contumace un an plus tard pour avoir refusé de participer à la guerre d'Algérie... Dans tous ses films, nous retrouvons des thèmes qui lui - et nous - sont chers : la haine du pouvoir, de la répression et de la fausse démocratie opportuniste. S'il déclare, dans des débats de ciné-clubs, être "stalinien", c'est, plus qu'une forme de provocation , la revendication d'une rigueur parfaite dans sa vie quotidienne, dans ses actes, dans ses décisions - et non la fidélité à un dogme ou l'adhésion à une dictature quelconque. Allons, un peu de polémique pour faire sauter au plafond certains de nos lecteurs : nous aussi, dans le même sens du terme, sommes et resterons "staliniens". Et un mot à tous ceux qui, habituels lecteurs de fanzines punkoïsants, ont poussé jusque-là la lecture de cet article, par pure curiosité : voilà au moins une belle preuve que la rébellion ne se conçoit pas uniquement dans un contexte musical.

Comme nous l'avons écrit plus haut, les oeuvres de JMS/DH n'ont rencontré un écho critique quelconque que dans les Cahiers Du Cinéma, et ce dès leur premier court-métrage en 1962. Et jusqu'au début des années 80, cette revue ne parlait que du cinéma qui nous intéresse, évacuant généralement en quelques lignes bien senties les produits avariés made in Hollywood, USA... ou les navets franchouillards pour beaufs attardés. Les Cahiers, du magazine cinéphile des années 50/60 - y ont débuté, en tant que journalistes, Godard, Truffaut, Rivette, Rohmer et autres créateurs de la Nouvelle Vague - sont devenus, dans les années 70, un organe défendant le cinéma militant.

IMAGE A CONSOMMER

Comparons maintenant l'éditorial du n°238-239 sorti en mai 72 : "Il va sans dire que le caractère idéologico-politique du travail qui s'effectue aux Cahiers, en contradiction à tous les niveaux avec l'idéologie bourgeoise (et secondairement révisionniste) dominant dans le marché de la presse et de l'édition, oblige les Cahiers à ne compter que sur leurs propres forces - c'est-à-dire sur leurs lecteurs" avec le dernier numéro paru à l'heure où nous rédigeons ces lignes: un gros dossier sur "Dune", dernière choucroute en date dans l'indigeste menu des superproductions à effets spéciaux-monstres-brochette de stars, un autre dossier non moins épais sur Clint Eastwood, dont certains films véhiculent des idées carrément réactionnaires, pour ne pas dire facho; et, régulièrement, en 4ème de couverture, la prostitution mensuelle à la gloire de la cigarette du cow-boy... Bien sûr, à chaque fois que Godard ou Straub sortent un film, une large place leur est comme toujours consacrée; mais à présent, ils doivent voisiner avec Indiana Jones et Connard le Barbant. Nous constatons avec regret cette mutation qui a transformé les Cahiers en une revue de cinéma comme les autres. On est tout de même encore loin de Première, Tchernia et France Roche - les journalistes des Cahiers savent encore analyser un film- mais toute idéologie a disparu et la bourgeoisie a vaincu, une fois de plus.

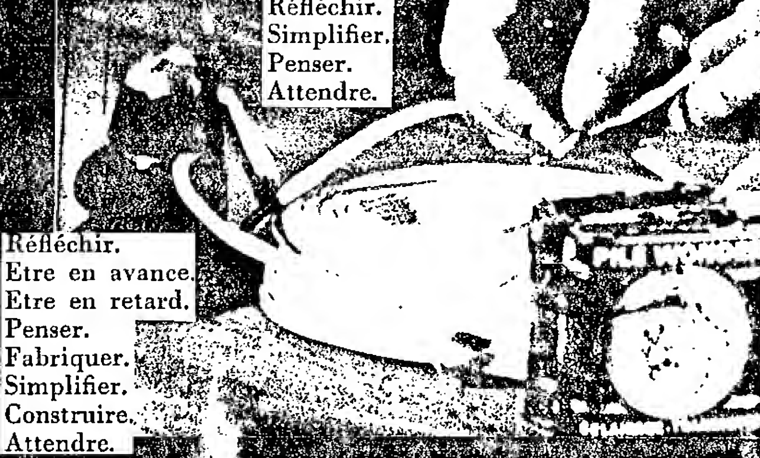


Brialy, Belmondo, Karina : Une femme est une femme.

Que font les soldats avant la bataille ?

Certains, à la lecture de notre premier numéro, nous ont catalogués comme "trotskystes" à cause de notre interview des Redskins. Ca y est, nous voilà devenus maoïstes, nous allons parler de Godard... JLG est le seul cinéaste moderne à provoquer encore des réactions, des polémiques de tous bords à chacune de ses apparitions (dernier exemple en date : les exorcismes publics avec allumage de cierges et exposition de saint-sulpiceries devant les salles où passe "Je vous salue Marie").

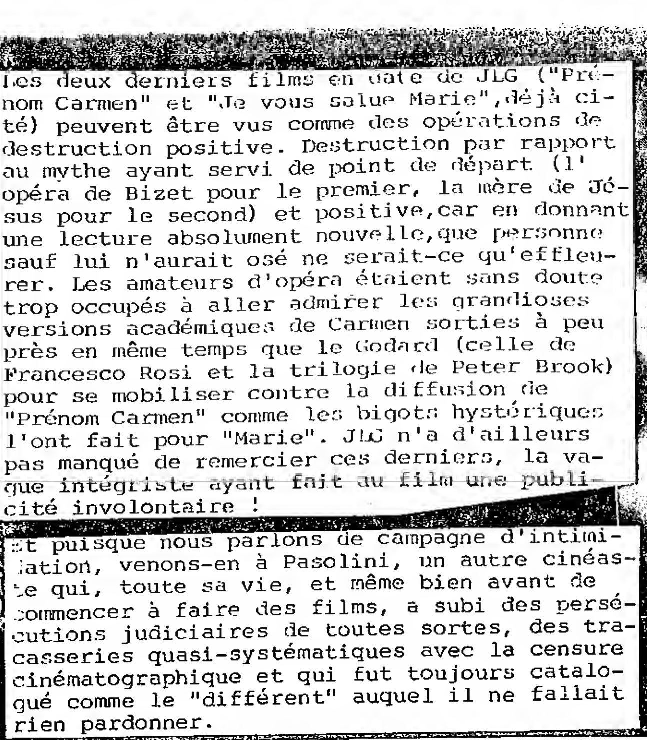
A l'apparition de la Nouvelle Vague, il cassait déjà les règles du cinéma classique. En 85, il réussit toujours à emmerder le glandu qui se fait une toile au hasard; et même une partie de la critique, pourtant a priori favorable mais complètement déroutée par les procédés techniques utilisés dans "Marie". Procédés que l'on retrouve dans tous ses films, mais poussés ici à l'extrême : sur le plan de l'image, montage décousu, haché, réclamant un effort de "lecture entre les images" (comme on lit un texte "entre les lignes"). "On ne sait plus voir les films, on n'a plus le temps de les regarder" (déclaration de JLG au Festival de Berlin, février 85). Le travail sur le son, en tant que tel ou par rapport à l'image correspondante, est lui aussi une recherche permanente, avec l'utilisation de bruitages, coupures, décalages, dialogues recouverts par la musique. On distingue plusieurs "périodes" dans l'oeuvre de Jean-Luc Godard, mais cette passion de la recherche - au sens scientifique du terme - les recouvre toutes. En mai 1968, il participe à la fabrication de "ciné-tracts", petites bobines explosives de contre-information diffusées dans les lycées, universités, usines et autres points chauds de la France en révolte. Ensuite commence sa collaboration au sein du groupe Dziga Vertov, dont l'action se situe sur trois plans : idéologique ("lutter contre le concept bourgeois de représentation - la bourgeoisie crée un monde à son image, mais elle crée aussi une image à son monde"), politique ("lutter contre les appareils idéologiques d'Etat"), et scientifique ("analyser les sons et les images, expérimenter d'autres rapports entre eux").



Les fi[...] de cette période sont tournés avec très p[...] de moyens, en 16 mm et connaissent une di[...]sion confidentielle. Le retour de Godard [...] un cinéma "commercial" (au sens d'une plu[...] large distribution) se fera en 1980 avec "Sauve qui peut (la vie)". Dans ce film et le suivant, "Passion", Godard se "sauve" à tra[...] l'image. Sauve qui peut, le cinéma... Ces oeuvres sont des films noirs (au sens tragique, pas au sens polar) où ne reste que la lumière. Ce pessimisme est le reflet de la période de désillusion, où toute lutte politique a sombré dans l'oubli et la confusion: de l'étude du comportement révisionniste (Vent d'Est), à celle de la CGT dans "Tout va bien" (dernier long métrage du groupe Dziga Vertov) jusqu'au bégaiement d'Isabelle Huppert dans "Passion" : "il... il ne fff..aut ppas se moquer de la classe ouvrière!" la décadence est bien visible.

le gai savoir

LE MÉPRIS



Les deux derniers films en date de JLG ("Prénom Carmen" et "Je vous salue Marie",déjà cité) peuvent être vus comme des opérations de destruction positive. Destruction par rapport au mythe ayant servi de point de départ (l'opéra de Bizet pour le premier, la mère de Jésus pour le second) et positive,car en donnant une lecture absolument nouvelle,que personne sauf lui n'aurait osé ne serait-ce qu'effleurer. Les amateurs d'opéra étaient sans doute trop occupés à aller admirer les grandioses versions académiques de Carmen sorties à peu près en même temps que le Godard (celle de Francesco Rosi et la trilogie de Peter Brook) pour se mobiliser contre la diffusion de "Prénom Carmen" comme les bigots hystériques l'ont fait pour "Marie". JLG n'a d'ailleurs pas manqué de remercier ces derniers, la vague intégriste ayant fait au film une publicité involontaire !

Et puisque nous parlons de campagne d'intimidation, venons-en à Pasolini, un autre cinéaste qui, toute sa vie, et même bien avant de commencer à faire des films, a subi des persécutions judiciaires de toutes sortes, des tracasseries quasi-systématiques avec la censure cinématographique et qui fut toujours catalogué comme le "différent" auquel il ne fallait rien pardonner.

Nous avons eu à l'automne dernier à Paris une rétrospective de tous les films de Pier Paolo Pasolini, ainsi que deux expositions, plusieurs spectacles théâtraux et de multiples débats, colloques et autres tables rondes autour de son oeuvre. Nous ne critiquerons pas cette initiative, qui a certainement permis à quelques personnes de découvrir certains aspects méconnus du personnage, mais nous constaterons simplement que l'ensemble de ces manifestations insistait plus sur son côté "artiste" que sur son côté "rebelle; et pour nous son itinéraire poétique et artistique est inséparable et indissociable de son itinéraire politique.

L'AUTOMNE
PASOLINI
CINEMA POESIE
THEATRE
OCTOBRE NOV. DEC. 84

Depuis son assassinat - exécution - en novembre 1975 dans des circonstances volontairement non éclaircies par la justice italienne, les faiseurs de mythes ont eu le temps de parfaire leur travail de classification et de normalisation. Le phénomène n'est pas unique, il est habituel. Citons une de ses poésies, de 1964: "la mort n'est pas dans la non-communication, mais dans le fait de ne plus pouvoir être compris".

PPP est surtout connu en France à travers ses films; sans entrer dans des détails biographiques fastidieux, il est utile de rappeler qu'il fut aussi romancier, essayiste, peintre et par dessus tout poète, puisque c'est le mot qu'il employait lui-même pour se définir. Son cinéma, toujours selon ses propres termes, est du "cinéma de poésie, essentiellement fondé sur l'exercice de style comme inspiration". Il serait vain de rechercher dans ses oeuvres des références cinématographiques comme on en trouve chez Godard. Si références il y a, nous les retrouvons plutôt dans la peinture italienne du 14ème siècle - voir le rôle d'un disciple de Giotto qu'il interprète lui-même dans "Le Décaméron". Ses images sont conçues comme des tableaux, avec en arrière-champ "le fond, pas le paysage. Je fais du cinéma pour exprimer la réalité par la réalité". Dans le contexte des années 60, il se situe ainsi complètement à contre-courant, comme "hérétique". Le choix de quelque chose dans le monde (un visage, une voix ou un paysage) que l'on peut isoler pour le placer devant une caméra est l'essentiel de son cinéma.

Théorème

THEOREME
la bourgeoisie en quête *du* salut

Du point de vue politique, toute sa vie et son oeuvre seront traversées par une seule obsession : la corruption des milieux populaires par la société italienne néo-capitaliste. Le peuple italien, après s'être relevé de la guerre et de la dictature mussolinienne, goûtera dès le début des années 60 aux "joies" de la société de consommation et subira alors une mutation-involution irréversible. Sa haine de la bourgeoisie("je n'ai jamais considéré la bourgeoisie comme un mal, mais comme le Mal, sur un mode évidemment un peu manichéen")le conduit tout d'abord à s'intéresser au monde sous-prolétarien des faubourgs de Rome ("Accattone", "Mamma Roma") mais c'est en 1968/69 que cette haine éclate au grand jour, avec une férocité à peine contenue dans "Théorème" et "Porcherie". Puis, avec la "Trilogie de la Vie" ("Le Décaméron", "Les Contes de Canterbury", "Les Mille et Une Nuits") Pasolini renoue avec les traditions populaires. C'est la représentation des corps dans un monde moyen-âgeux non encore corrompu, un monde humain. Mais en juin 1975, alors qu'il tournait "Salo ou les 120 journées de Sodome", il abjura cette trilogie : "la lutte progressiste pour la démocratisation de l'expression et pour la libération sexuelle a été brutalement dépassée et rendue vaine par la décision du pouvoir de consommation d'accorder une tolérance large (autant que fausse). La "réalité" des corps innocents elle-même a été violée, manipulée, déformée par ce pouvoir...". Ce sont ces thèmes que nous retrouvons dans "Salo", qui n'est pas le film pour vicelards décadents qu'il semble être devenu en dix ans pour la majorité du public. La transposition dans la république de Salo (dernier bastion du fascisme mussolinien en déroute) du livre du Marquis de Sade n'est qu'une métaphore de notre monde contemporain. Ce film pose le problème de notre soumission vis-à-vis du Pouvoir, à l'aide d'images d'une violence continant parfois à l'insoutenable. Il nous met -littéralement- le nez dans notre caca, non pas pour que nous puissions dire "je ne suis pas fasciste, puisque je n'aime pas la merde" mais pour que nous prenions conscience des rôles de victimes dans lesquels ce Pouvoir nous maintient.

Bernardo Bertolucci dirige Victor Cavallo, Laura Morante et Ugo Tognazzi sur le tournage de *La Tragédie d'un homme ridicule*

Nous nous sommes longuement attardés sur trois personnages; mais bien sûr la liste pourrait être plus longue. Un numéro suffirait à peine si nous devions entrer dans le détail pour chaque cinéaste que nous admirons. Nous nous devons tout de même de citer quelques noms, parmi ceux qui ne nous font pas frémir de dégoût à leur vue sur une affiche; certains ont connu le succès commercial (mais, contrairement à ce que nombre d'entre vous vont croire, nous ne rejetons pas systématiquement tout ce qui "marche") comme Antonioni, Bertolucci, Carlos Saura (auteur lui aussi d'une version de "Carmen" mais tout à fait splendide), Luis Bunuel ou Wenders. Les oeuvres des autres végètent dans les circuits de distribution parallèles, ou ne sont vues que par les inconditionnels : Duras (son récent succès littéraire a sans doute amené quelques rombières dans les salles où ressortait "India Song"!), Helma Sanders, Chantal Akerman, Jacques Doillon, Jean Eustache, Arrabal (sans Bashung!), Ken Russell...

Nous reviendrons sans doute dans un prochain numéro sur quelques-uns de ceux-là, gouttes d'eau claire dans l'océan pollué du cinéma mondial, césarisé, oscarisé, tape à l'oeil, vulgaire, creux. Mais nous aurons de plus en plus de mal à voir leurs oeuvres, étant donné la peuvreté des réseaux "Art et Essai" (tiens, voilà une formule intéressante, qui,involontairement, avoue que les films ne rentrant pas dans cette catégorie ne sont pas de l'Art, et que les fonctionnaires du cinéma commercial ne recherchent pas, n'essaient pas, mais tâcheronnent - boulot boulot!). Les salles qui subsistent à Paris se comptent sur les doigts d'un manchot: le Studio 43, les Action, les Olympic... Bon nombre de salles ont dû fermer leurs portes, faute de moyens, ou se reconvertir dans le porno. Quelle place reste-t'il donc pour un cinéma pur ?

La Maman et la putain

la fille offerte
Un film de HELMA SANDERS avec Elisabeth STEPANEK

SINGLE TRACK

REGARDE AUTOUR DE TOI!

Dur, dur de joindre les groupes de province lorsqu'on n'a pas les moyens d'aller les voir chez eux. Fort heureusement Single Track, tout du moins leur guitariste, était de passage à Paris récemment, logeant chez un ami commun. Profitons de l'occasion pour lui dire un petit merci!

AR : Que s'est-il passé entre la cassette et le disque ?

Hapiez : La cassette est très vieille, elle date de 1980. A l'époque on habitait Pau, depuis nous avons émigré à Lyon. On en avait marre de Pau, on voulait une ville plus grande; ça aurait pu être Toulouse, Paris... encore que Paris ne nous intéréssait pas trop. On est finalement allés à Lyon car on a eu des contacts avec Mosquito, le label de Carte de Séjour. Avant que le disque ne se fasse, on a eu un an de galère, le temps de s'adapter, de trouver un apparte, un local etc... on en a chié pendant un an. Et MOsquito... bon, ce n'est ni bien ni mal, mais nous n'avons pas eu beaucoup de rapports; ils attendaient plein de trucs de nous qu'on a pas faits, et nous attendions plein de trucs d'eux qu'ils n'ont pas faits.

AR : Alors, comment avez-vous atterri chez L'Evasion-MG ?

H : Ils nous ont contactés, nous sommes le premier groupe sur leur label. L'idée de ce disque est une vieille idée, mais pas avec 6 titres. Il s'appelle "Corporation" car c'est une co-co-coproduction et ça faisait tellement longtemps qu'on voulait le faire qu' on a présenté un éventail de nos possibilités. Ce sont six morceaux complètement différents; des vieux, des nouveaux, des futurs.

AR : Nous avons été agréablement surpris de la qualité du pressage, ce qui est très rarement le cas pour les disques indépendants en France qui ont tendance à sonner comme une poêle à frire! Et en ce qui concerne la pochette ?

H : C'est eux qui l'ont faite. Il y avait trois ou quatre projets, d'autres beaucoup mieux que celui-là; en plus elle est assez controversée. On nous a reproché les couleurs, le gris trop fade, les photos derrière pas terribles... Moi, je l'aime bien.

AR : Y a-t'il eu des changements de membres depuis le début ?

H : On est quatre; Sylvain qui chante, Régis à la batterie, Rab à la basse, et moi à la guitare. Il y a eu un autre guitariste qui est resté à Pau; il était sur la première K7.





AR : Parce qu'il y en a eu plusieurs? On n'en a qu'une seule, celle avec 4 titres.

H : Celle-là a été plus ou moins commercialisée. Il y en a eu une de 7 titres avant, dont deux reprises "After hours" du Velvet et une reprise des Professionals. Elle est encore disponible (voir contact en fin d'article, NDLC). Donc, notre deuxième guitariste est parti peu avant notre départ de Pau. Arrivés à Lyon, on en avait trouvé un autre, un mec de Brive qu'on connaissait depuis longtemps, et ça n'a pas marché. A quatre, finalement, ça va très bien.

AR : Pourriez-vous retracer votre évolution musicale depuis les débuts ?

H : Au tout début, c'était les Pistols... Le premier concert qu'on a fait, ce n'était que des reprises des Pistols. C'était en 1978. L'idée du groupe, c'est un peu une histoire de famille. Le batteur et le chanteur sont frères, le bassiste et moi sommes cousins. Je connais Sylvain depuis I5-I6 ans; vers 74/75 on écoutait des trucs style Bowie etc, et quand le boom 77 est arrivé on est partis complètement là-dedans. Pistols, Iggy, Lou Reed, ça fait partie de nos influences, comme le Velvet, même si ça ne se ressent pas trop dans la musique. Ensuite il y a eu Clash, ce qu'on aime bien chez eux c'est la bonne époque, entre le 2ème album, tous les 45 tours de cette période, et "London calling".

AR : Tu as entendu Clash nouvelle formule ?

H : Oui, vaguement... Mais leur période la plus créative reste tout de même cette époque-là, de 78 à 8...

AR : Et maintenant, vous écoutez quoi ?

H : Les groupes du Sud-Ouest, comme OTH, Parfum de Femme, les Ablettes... Sinon, moi, j'aime beaucoup LKJ et le rockabilly, eux pas trop. Sylvain écoute PIL... Mais on n'écoute pas grand-chose, en fait.

AR : Qu'est-ce qui vous a aidés à vous faire connaître à part le fanzine On Est Pas Des Sauvages ?

H : Nous-mêmes, notre volonté de jouer sans cesse; un groupe de rock, c'est d'abord les planches. On a fait environ 200 concerts, n'importe où, n'importe quand. Notre manager nous a énormément aidés, c'est un peu grâce à lui/à cause de lui si on n'a pas enregistré de disque plus tôt: à faire des concerts sans arrêt angoissés à cause des histoires de tunes... Mais à part OEPDS, aucun média local ne nous a soutenus. La première cassette s'est vendue à I000-I500 ex.

TU SERAS

Tu seras celui-là
Répondant à l'appel
Tu seras ce soldat
Ce petit colonel
Tu seras celui-là
Gueulant sa désertion
Tu seras ce soldat
Tueur à citation
Tu seras celui-là
Ce réformé trop fier
Tu seras ce soldat
Ce soldat de carrière
Tu seras celui-là
Tu seras ce soldat
Lorsqu'on te le dira
Quand on te le dira

Tu seras celui-là
Ecrasé dans la terre
Tu seras celui-là
Eventrant une mère
Tu seras celui-là
Qui ne sent plus ses mains
Tu seras celui-là
Qui torture un témoin
Tu seras celui-là
Qui cherche ses parents
Tu seras ce soldat
Ce numéro sanglant
Tu seras celui-là
Tu seras ce soldat

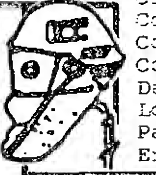

René Audran

Lorsqu'on te le dira
Quand on te le dira

Vous serez ces gens-là
Chassés de terre en terre
Vous serez ces gens-là
Criant qu'on les enterre
Vous serez ces gens-là
Cette organisation
Vous serez ces gens-là
Pour qui haine est mission
Vous serez ces gens-là
Qui prendront les fusils
Vous serez ces gens-là
Qui tueront leur patrie
Vous serez ces gens-là
Vous serez ces soldats
Lorsqu'on vous le dira
Quand on vous le dira

Tu seras celui-là
Et resteras le même
Tu seras ce soldat
Et resteras le même
Tu seras ce mec-là
Ce soldat en bas âge
Tu seras ce mec-là
Décoré de ses badges
Tu seras celui-là
Et tu pourras apprendre
Tu seras ce soldat
Tu pourras te défendre
Contre tous ceux qui marchent
Contre tous ceux qui rêvent
Contre tous ceux qui cherchent
Contre tous ceux qui crèvent
Contre tous ceux qui luttent
Contre tous ceux qu'on bute
Contre tous ceux qui font qu'une REVOLUTION
Dans tous pays existe
Lorsqu'un jour tous les kystes
Partout, sur tout éclatent
En une aube écarlate.





AR : Comment voyez-vous l'évolution du rock en France, des groupes, dans les années à venir ?

H : Pour parler des groupes qu'on aime bien, et qui marchent, comme les Ablettes, j'attends de voir ce qu'ils vont faire après "Tu verras" qui n'est pas un truc à eux... Sinon, tous les mecs font la même chose depuis 4/5 ans. Il n'y a pas d'aide, ils ne font pas de disque... La plupart des groupes qui ont démarré en 77-78 se cassent la gueule après des années de galère. Si l'industrie du disque ne réagit pas, ne réalise pas qu'il y a une scène en train de se mettre en place, c'est foutu. Il n'y a qu'avec des boîtes comme MG ou Reflex que ça bouge un peu.

AR : A propos du morceau "Les Morts" vous sentez-vous à contre-courant de la mode ou est-ce un réflexe de rejet du phénomène 'branché' ?

H : Oui, c'est plutôt un rejet. A Lyon il n'y a pas de public rock. Dans les salles comme le West Side il n'y a que des branchés, rien d'autre. Bien sapés, vachement bourgeois, nous n'étions pas trop habitués à ça. "Les Morts" est à propos de ces gens-là.

AR : Rassure-toi, on a les mêmes oiseaux à Paris...

H : Oui, mais à Lyon c'est carrément du sous-parisianisme; les mecs voient de loin ce qui se passe et n'en récupèrent que les mauvais côtés. Il ne se passe rien. Ils ne vont dans les concerts que pour comparer leur garde-robe. Il n'y a même pratiquement ni punks ni skins. On n'a pratiquement pas de contacts avec les gens a priori intéressants; c'est un cercle et il faut entrer dedans... Nous, on aime pas trop, mais on va être obligés de le faire.

AR : Avez-vous une idéologie politique, une implication quelconque ?

H : Non... on est concernés, bien sûr, mais pas par ce qu'on appelle "politique". On est plus un groupe humaniste que politique. Ce qui nous intéresse... bon, il y a des trucs tellement évidents que tu dois en parler, et les gens vont dire "ouais, ils font de la politique". Mais pour nous, non. Les génocides, les massacres, on en parle, si tu es un être humain tu ne peux pas l'ignorer, mais on n'a pas une idéologie, une ligne de conduite. On ne suit personne.

AR : La plupart des groupes, justement, font des cris mais pas de propositions. Que peut-on ajouter à votre phrase "faudrait faire quelque chose mais." ?

H : Je crois que le rôle d'un groupe, c'est de dire qu'il y a des choses qui ne vont pas et ensuite c'est la masse qui va réagir. Faire bouger les gens, leur faire prendre conscience des problèmes, c'est déjà bien. Tu peux pas imposer une idée bien fixe à un public. Si les gens lisent nos textes entre les lignes, ils réfléchiront plus que si on leur dit de faire ceci ou cela, de rejeter ceci ou cela. Tout le monde sent que quelque chose ne va pas, il y a toujours des sujets de réflexion. Et les textes n'ont pas à être évidents du premier coup.

AR : Mais que penses-tu de l'attitude des Redskins, qui dit que si l'on ne s'organise pas on perdra notre temps à faire du protest song ?

H : C'est vrai aussi. En France, ce qui manque, c'est que ce soit vraiment la merde. Comme en Angleterre, apparemment là-bas ça va craquer bientôt...

AR : En Angleterre, le rock et la politique sont plus étroitement liés, avec les concerts au profit des mineurs, etc. Pas en France...

H : Parce que ça ne va pas encore assez mal. Les capitalistes se débrouillent bien pour que ce soit la mer-



ce, mais pas trop. Ceci dit, c'est évident que la situation empire et que dans cinq ou six ans, en France, ça va être le bordel. Mais pas assez en ce moment pour que les gens se rendent compte qu'il faut faire quelque chose. La seule chose à faire pour que ça change, c'est une révolution et tant que les gens ne s'organisent pas, qu'il n'y a pas de leader, ça ne bougera pas.

AR : Ca peut être un peu votre rôle ?

H : Je ne me vois pas dans la peau d'un leader. D'abord parce qu'on manque d'une certaine culture, et c'est important. On est là pour dire "ça ne va pas, peut-être qu'il va se passer quelque chose bientôt".

AR : Prenons un exemple : vous jouez un soir à Lyon, le lendemain s'y tient un meeting de Le Pen. Le public du concert va-t'il se pointer en force au meeting pour casser la gueule aux fachos ? Est-ce possible ?

H : Non, une fois sortis du concert, ils vont réfléchir, ils vont penser, mais ils n'iront pas voir Le n (du moins j'espère!). Mais surtout, Le Pen, si les dias ne nous en parlaient pas, il ne serait rien. endant que la presse parle du Front National ou des enfants qui se font assassiner, les génocides à travers le monde, les millions d'enfants éthiopiens qui meurent de faim, tout le monde oublie.

AR : C'est peut-être un phénomène média, mais il commence à devenir dangereux...

H : Ca, je suis d'accord, il y a au moins des gens qui se rendent compte de ça. Et quant aux skins en France, pour moi c'est une mode. Les bastons entre les skins fafs et les skins rouges , c'est comme en 77 entre les teds et les punks, c'est exactement pareil. C'est un phénomène de mode pour noyer le poisson. Dans trois ans on n'en parlera plus, c'est tellement ridicule! Mais s'ils ont besoin de se raccrocher à quelque chose alors notre rôle peut être de leur dire "suivez-nous" en défendant des idées évidentes, mais pas de taper sur la gueule de son prochain. Soutenir Le Pen, c'est inadmissible.

.. : Il y en a qui viennent à vos concerts ?

: Oui; on a quand même un public vachement hétéroclite, mais jusqu'à présent ils n'ont jamais foutu la merde.

AR : Vos autres morceaux que nous ne connaissons pas sont-ils plus ou moins politisés ?

H : Plutôt plus que moins. La cassette est déjà plus politisée; "Le sang" est un des morceaux que je préfère (pas parce que je l'ai écrit!) mais ça rejoins bien tout ce que je dis. Ce n'est pas politique, c'est humaniste.

AR : Des projets?

H : I5 dates dans le Sud-Ouest, IO dates dans l'Est Sinon, c'est encore trop vague pour en parler. Quan à GMG, on a signé pour 6 morceaux avec eux, donc si ça marche tant mieux, sinon tant pis. Normalement o devrait faire un maxi 45 tours dans le cours de l'a née, 3 ou 4 titres avec eux. On fait bien la différence entre la scène et le studio; les possibilités qu'offre le studio et pas les concerts, on s'y ratt pe par la pêche, le feeling et les trucs qu'on dit public. On parle pas mal entre les morceaux si on set bien préparé, et de plus comme dans un concert ne comprend pas souvent les paroles, ça aide. Mais nous tarde de jouer à Paris; on ne l'a pas encore fa parce que venir pour un concert galère, ça ne nous tente pas. Le disque ne démarre pas trop mal; il n'e pas encore distribué dans le Sud-Ouest, là où on est le plus connus! Mais il sert surtout à nous faire co naître, alors il faudra voir quand le circuit sera bien fait, quand Best et Rock & Folk auront parlé de nous...

Contact SINGLE TRACK : Laurent LACHAND
36 rue de la République
42000 SAINT ETIENNE



BILLY BRAGG

Sur la scène rock actuelle, Billy Bragg est certainement une des personnalités les plus déconcertantes. Alors que la tendance musicale est à la sophistication poussée à l'extrême, lui ne se sert que d'une guitare. Quand à son look, il déridérait à tout jamais les palmiers fans de Cure (jeans retroussés, clarks élimées, tee-shirt et casquette mao).
Et pourtant, malgré ces contre-pieds à la mode et quoi qu'il en dise, Billy Bragg a du succès (tout du moins en Angleterre).Rien d'étonnant à tout cela, car dans un pays en crise, il a su allier l'humour à la protestation; ce en quoi il se rapproche plus des Newtown Neurotics que de Bob Dylan. Cette alliance (50% politique, 50% humour et spectacle) fait que Billy Bragg n'est pas qu'un protest singer, c'est surtout un showman qu'il faut absolument voir sur scène où il prouve que politique et spectacle font bon ménage, chose dont les spectateurs du Forum ont pu se rendre compte.
Devant 70 personnes (dont la moitié d'invitées et une bonne poignée d'Anglais) il a tour à tour singé ses copains de la scène anglaise (Redskins, the Smiths, the Alarm, Clash; Echo & The Bunnymen...), chanté ses chansons et celles des autres ("Fear is the man's best friend" de John Cale, et aussi un remake de "White riot" transformé en "White rabbit"), et discuté des sujets qui lui sont chers - la grève des mineurs, la guerre, etc... Le tout donnant un spectacle à la fois bon enfant et émouvant, d'où tout le monde est sorti ravi.
Une fois le concert terminé, Billy Bragg est resté disponible pour discuter avec quelques spectateurs et pour répondre à ces quelques questions...

AR : Tu n'es pas un chanteur très connu en France; peux-tu nous situer qui tu es et ce que tu fais ?

BB : Oui, c'est vrai, je ne suis pas encore très connu en France, mais en Angleterre non plus! Sinon, j'ai fait pas mal de petits métiers, je faisais aussi partie d'un groupe. Riff Raff et maintenant, je fais des disques et des concerts...

AR : Et Billy Bragg conducteur de tank ?

BB : Que dire, c'était juste une expérience. Depuis que je suis tout jeune, je voulais conduire des tanks; de plus, à un certain moment, j'ai voulu faire quelque chose qui changeait complètement de tout ce que j'avais connu avant. Alors je me suis engagé dans l'armée et finalement j'ai conduit des tanks, mais une fois que tu en as conduit un, tu les connais tous! Alors au bout de trois mois, j'ai racheté mon engagement.

AR : Ca pouvait être drôle de conduire des tanks, mais pas d'être dans l'armée...

BB : Oui, mais l'un ne va pas sans l'autre et une fois que tu as vu ce qu'était l'armée anglaise, tu as compris. Ils essaient de te briser, de t'enlever toute personnalité."La peur est la meilleure amie de l'homme" !

AR : Qu'as-tu pensé du concert de ce soir ?

BB : Vraiment bien. C'est la deuxième fois que Billy Bragg solo joue en France (AR : les amateurs du groupe Opposition avaient été agréablement surpris de le découvrir, il y a plus d'un an, dans ce même Forum, en première partie. Il semble avoir oublié...) . La première fois, c'était à Metz et c'était décevant car il y avait une barrière linguistique entre le public et moi; les gens ne pouvaient pas percevoir correctement ce que je leur racontais.... Alors je n'ai fait que chanter. Ce soir, j'ai pu être moi-même, c'est-à-dire chanter et bavarder.

AR : Parlons un peu politique. Crois-tu au socialisme et penses-tu que ça peut être la solution ?

BB : Je ne sais pas si c'est la bonne solution, mais ce

que je sais, c'est que je préfèrerais vivre dans une société qui respecterait les gens, ce qui n'est pas le cas actuellement. Je ne peux pas dire que le socialisme résoudra nos problèmes mais je peux dire que tous les hommes ont droit au respect.

AR : Penses-tu que la musique puisse porter un message ?

BB : Oui, bien sûr, la musique peur porter un message mais elle ne changera pas le monde. Quand je viens en France, je peux vous apporter mon point de vue sur ce qui se passe en Grande-Bretagne, qui est différent de l'idée qu'on en a en France, où on ne parle de l'Angleterre que par voie de presse.

AR : En Angleterre, tu fais beaucoup de "benefits". Je me souviens notamment d'un "GLC against racism" avec les Redskins et Marsha Prescod...

BB : Oui, je pense que la musique devrait être plus que "hourrah! hourrah! encore!" et ça peut être plus. Ca n'a pas à être uniquement l'argent et les belles filles. C'est un très bon moyen pour réunir des gens qui se sentent concernés par le racisme, par une grève ou par la défense du GLC; même s'il est difficile de savoir si les gens viennent aux benefits pour la cause ou pour la musique.

AR : Dans "New England", tu dis "je ne veux pas changer le monde, je ne cherche pas une Angleterre différente, je cherche juste une autre fille..." Est-ce ironique ?

BB : Non, pas vraiment; si tu chantes quelque chose avec un contenu politique, tu dois apporter une solution aux problèmes. Je n'ai pas de solution? Je ne promets pas aux gens de changer le monde s'ils viennent à mes concerts. Dans le contexte de la chanson, je parle juste des gens qui grandissent et qui s'aperçoivent que les choses contre lesquelles ils luttaient étant jeunes sont toujours là. Dans le contexte Billy Bragg, ça veut dire "n'attendez pas une réponse de ma part, la solution viendra de vous !"

AR : C'est peut-être la différence entre Billy Bragg et les Redskins ?

BB : La différence principale est que mes cheveux sont plus longs. On a en commun d'être de très bons amis et de croire aux mêmes choses.
Je crois que le socialisme peut apporter une évolution, je crois au socialisme révolutionnaire. Mais tu sais, la révolution ne débute pas dans les magasins de disques.

AR : Existe t'il un Billy Bragg following en G.B.?

BB : un following, non! Il y a des fans. Qui sont-ils, je n'en sais rien. Ils sont tous très différents. On voit aussi bien des fans de hard-rock que des gens assez âgés à mes concerts.

AR : As-tu quelque chose à ajouter ?

BB : Non, c'était juste Billy Bragg venu tel quel pour dix personnes.



Nous ne publions pas ALERTE ROUGE pour notre autosatisfaction, ni pour parader dans les salons punk parisiens. Il est d'ailleurs temps de dépasser le stade du "fanzine musical engagé", au risque de s'attirer des réactions violentes de la part de certains nazillons peu chevelus, ou de paraître chiant auprès du jeune lecteur petit-bourgeois libéré, celui qui ne fait que laisser aller les choses, tout en ayant un minimum de conscience politique pour se blanchir.

L'attitude révolutionnaire individualiste ne peut mener qu'à un statu quo (cf. Conflict et consorts) ou à un phénomène de mode "branché révolte" complètement superficiel. Il ne suffit pas de se laisser bercer par une nostalgie confortable, d'aller revoir "Mourir à 30 ans" et de se dire "ah là là, c'était le bon temps". Ceux de l'autre bord, eux, ont compris ce problème et ne tiennent plus de discours passéistes. Et s'ils rassemblent aujourd'hui en France autant d'électeurs que le PC, il ne faut pas oublier que, il y a seulement quelques années, leur influence était aussi négligeable que peut l'être celle de l'extrême-gauche maintenant. Il est donc temps d'inverser ce dangereux rapport de forces avant que la guerre des chefs des grands partis de droite n'en précipite certains vers des alliances douteuses (suivez mon regard...)

Pour cela, bien sûr, il ne faut pas rester seul, il faut s'impliquer, "jeter son corps dans la lutte"... Et ne pas abandonner, malgré le côté négatif de l'extrême-gauche, dont nous sommes conscients. Elle manque d'un vrai leader et d'organisation, en dehors de quelques manifs, affiches ou meetings sporadiques; son importance est minimisée et ridiculisée par les média ("Libération" n'étant pas le dernier). Et surtout ne pas faire confiance, ni à la pseudo-gauche actuellement au pouvoir, laquelle mène une politique de plus en plus antisociale qui, sous un gouvernement de droite, aurait provoqué au moins une grève générale; ni aux bouffons du PCF, qui s'embourbent dans leurs querelles internes où les "intérêts des travailleurs" n'ont même plus de place.

Quelle peut être notre stratégie ? Toute idée de révolution commence par un changement de pensée. Un grand coup de plumeau dans la tête est indispensable pour faire disparaître la couche de poussière, l'inconscience qui masque notre oppression. Tout est calculé pour que l'on cède, que l'on mette les pieds dans les pantoufles d'un soi-disant "bonheur" matériel. Un étudiant de 1985 n'est plus motivé que par l'idée du salaire confortable qu'il pourra empocher lorsque ses efforts lui auront permis de trouver une "situation" de responsabilité... Et les "nouveaux pauvres", ceux à qui les retombées de la Crise et du plan de réduction des allocations chômage ne laissent pour survivre que la démerde ou la charité publique ? Vont-ils crier leur révolte à la figure de Mr Fabius ? Non; nous ne réclamons pas un revival de I789 avec le peuple affamé hurlant "du pain" sous les fenêtres du roi, seulement un peu moins d'apathie. Et que font-ils? Ceux qui n'ont pas le courage moral d'aller exposer leur misère sur un carton dans le métro se cachent, honteux d'être exclus de la normalité, quasi hors-la-loi dans une société qui les a elle-même rejetés. Certains, qui ne peuvent plus payer leur loyer depuis plusieurs mois, con-

ACHETEZ

PRIX SPECIAUX

la route de votre avenir

SURVEILLANCE

Salon d'angle complet





tinuent à verser leur petit impôt hebdomadaire à l'Etat sous la forme du bulletin de loto qui pourrait leur apporter la fortune... Nous ne prétendons pas apporter de solution miracle à toutes les formes d'aliénation; nous essayons seulement, avec nos modestes moyens, d'engager un début de dialogue avec des lecteurs qui pourraient être d'accord avec nous, et de jouer ainsi si possible le rôle du plumeau avant que l'usage d'un aspirateur ne soit nécessaire.

Une chose est primordiale à retenir: combattre par tous les moyens l'influence de Le Pen et ses troupes EST positif et indispensable; car en tapant toujours sur le même clou, on peut arriver à faire s'écrouler une maison... Nous traitons Le Pen de fasciste et nous n'avons pas tort. Mais le fascisme est déjà en nous, sous la forme du Pouvoir en place, quel qu'il soit, dissimulé sous les atours trompeurs du régime démocratique. Notre société occidentale, terre de libertés ? Oui, bien sûr, si cette liberté est celle de produire, de consommer et d'adhérer à la nouvelle religion hédoniste. Nous sommes tous en train de nous laisser pourrir dans un bien-être égoïste, stupide, inculte, médisant, répressif et conformiste. Cette illusion de tolérance est entretenue par les discours politiques au contenu complètement détourné de la réalité, au langage souvent digne des principes orwelliens de la doublepensée; par les médias nous informant de ce que nous devons voir, entendre, lire, acheter; et par les minuscules os à ronger que l'on nous concède régulièrement avec moult tapage (chacun sait qu'offrir une babiole joliment enrubannée fera plus d'effet qu'un cadeau de luxe emballé dans une feuille de papier cul) Se laisser aller, de près ou de loin, à encourager ce pourrissement, c'est cela la nouvelle forme de fascisme. Et il faut être beaucoup plus fort pour y résister que si l'on se trouvait pris dans les mailles d'une dictature quelconque. Cela demande une vigilance de tous les instants, une observation permanente de chaque détail de nos relations entre le Pouvoir et nous. Sinon, nous sommes tous des collabos!





Encore une banque !

défense des épargnants

défense des consommateurs

ACTIVITES ECONOMIQUES

Tout me fait mal : ces gens

qui obéissent, sans comprendre, au moindre signe
que leurs patrons peuvent leur adresser,
adoptant, sans se défier, les plus infâmes

habitudes des victimes prédestinées;
la grisaille de leurs habits le long des rues grises;
leurs gestes gris, où l'on croit déchiffrer

leur connivence avec le mal qui les assaille;
leur grouillement autour d'un bien-être illusoire,
comme un troupeau autour d'un peu de blé;
leur régularité de marée, qui voit la foule
et la solitude se succéder au long des rues
selon le flux et le reflux obsédant

et anonyme de satisfactions ressassées;
leurs attroupements dans les tristes bars, les tristes cinés
le coeur qui tristement se résigne à se taire...

Pier Paolo Pasolini (1961)

Je veux du rêve, je veux de la passion

B.D. : RECUPERATION ET POUVOIR

Janvier 1982 : Visite d'Angoulême 9 (festival de la B.D.) par le Ministre de la Culture, alors Jack Lang.

Janvier 1985 : Visite d'Angoulême 12 par le Président de la République, François Mitterrand.



ANGOULEME 82:

JACK L... SE RECUEILLANT DEVANT UN STAND

Quel honneur pour la bande dessinée! Les plus hautes instances politiques et culturelles (!) de notre pays se penchent sur les petits-miquets. Une larme d'émotion coule sur la joue de l'amateur passionné, il est enfin sorti du ghetto sous-culturel où on l'avait précipité. Enfin, me direz-vous, tout va bien maintenant pour la B.D. : on a reconnu son potentiel créatif et culturel, elle est même "musée-able". Mais pourquoi nos éminentes têtes pensantes éprouvent-elles un intérêt soudain et disproportionné pour ce qu'elles trouvaient si méprisable jusqu'alors ?

Réponse : l'argent. La B.D. représente beaucoup d'argent dans le marché du livre et la France est très bien placée dans le marché mondial de la B.D. Et cela n'est pas grâce à la politique poursuivie à son égard par les différents pouvoirs en place, loin de là. Les devises aidant, le ton change, les ministres la bénissent et disent à qui veut l'entendre qu'ils sont "très intéressés", les galeries la récupèrent et organisent des expositions, les universitaires la décortiquent avec trop de sérieux et d'une certaine manière, la sacralise.





Mais voilà, ça se vend bien, très bien. Alors les marchands s'en sont emparés, mis dessus le tampon "vu et approuvé par le pouvoir et la culture". Puis ils ont vite freiné son évolution, pour ne garder que les stéréotypes qui ont fait leurs preuves. Les éditions Glénat sont, à ce niveau, exemplaires.

Arrêtez donc d'affubler la B.D. de concepts qui ne lui appartiennent pas et de la considérer comme un produit. La B.D. existe et vit, et cela malgré les différents pouvoirs qui ont voulu tout d'abord l'étouffer, puis la récupérer. Cette dernière phase devrait faire dresser (naturellement) les cheveux des dessinateurs et de ceux qui l'ont maintes fois défendue, car quand l'ennemi sourit et caresse, il est tellement plus dangereux...





Sourires hypocrites, courbettes, nos petits-miquets n'ont pas dû comprendre ce qui leur arrivait, mais le hic dans cette histoire est que la B.D. n'est, ni de l'art, ni de la culture officielle. N'en déplaise aux Humanoïdes Associés qui, dans leur catalogue 83-84 n'en pouvaient plus de comparaisons avec cette culture reconnue : La "ligne claire" devenait le "manifeste graphique des années 80". Mattotti, le James Joyce de la B.D., et Max le douanier Rousseau. Ben tiens, pourquoi pas... mais c'est du second degré, me direz-vous. Euh... en êtes-vous bien sûr ?
Du second degré qui sent autant le "lèche-bottisme", c'est mièvre, à la limite de la veulerie.

La bande dessinée n'est pas de l'art, je le répète, cela n'a jamais été son but ni son ambition. Qu'elle tente d'aller vers une certaine qualité, par des recherches graphiques et diégétiques, c'est la preuve qu'elle est vivante et qu'elle évolue, mais de là à s'extasier en s'exclamant "mon dieu, ça y est, la BD c'est de l'ART" il y a un pas que nous ne franchirons pas. La B.D. et les arts graphiques ont des visées et des finalités totalement différentes. Les associer relève de la bêtise ou de l'hypocrisie.
La bande dessinée est un moyen d'expression populaire, sa force, c'est sa simplicité d'approche et sa large diffusion, alors pourquoi l'emprisonner dans un carcan de connotations qui ne lui correspond pas ou de si loin.

Carte postale de Harlow

Les Newtown Neurotics joueront prochainement à Paris; ce sera leur deuxième date en France après un mémorable concert à Blois le 2 novembre dernier. Ils commencent en ce moment même à mettre en boîte un nouvel album, qui devrait sortir en mai ou juin.

Merci à MOLOTOV & CONFETTI d'avoir parlé de nous... Ne manquez pas d'acheter leur n°3 et de soutenir leur action. On y reviendra dans notre prochain numéro...

Red London



REVOLUTION TIMES

Allume ta télé, c'est les infos
Les guérillas urbaines posent pour tuer
Ils vont changer notre monde
Avec des couteaux, de la haine et des fusils

Pendant que les kids
Parlent de révolution
Les politiciens disent "donnez-leur du gâteau!
Ils ne sont plus un danger
Car nous avons l'armée"

Et le pouvoir menace de tuer ce pays
Des appels viennent de chaque rue
Sais-tu que c'est le temps de la Révolution ?

Et les ménagères
Prient dans leur cuisine
Pendant que leur fils lit les oeuvres de Marx
Et que le père est trop occupé
A travailler, pour gagner sa vie

Nous avons besoin d'un nouveau Messie
qui parle le langage de la classe ouvrière
Qui dise la vérité
Et les choses changeront

Pendant que les riches s'enrichissent
Les pauvres s'appauvrissent
Et c'est toujours nous qui souffrons le plus

Nous n'avons pas réussi à "coincer" Red London de visu, leur lieu de résidence étant Sunderland, non loin de Newcastle. Le contact s'est donc fait par courrier, avec tous les inconvénients que cela implique; leur réponse nous est parvenue avec trop de retard pour que cette interview figure dans le numéro I, et il est impossible d'obtenir des réponses aussi détaillées que dans une conversation face à face.

Red London s'est formé en I982, autour de Patty (vocaux), Kid (guitare), Gaz (basse) et Raish (batterie). Ils ont ainsi fait la tournée des salles de leur région et Attila the Stockbroker les a découverts en 83 au Cit 29, un pub de Sunderland.

Patty : Nous avons enregistré le EP "Sten Guns" et Raish a malheureusement quitté le groupe. Il avait fait quelques bêtises et s'est retrouvé en taule; nous ne pouvions pas nous permettre d'attendre qu'il sorte pour continuer alors on a pris Max pour le remplacer. Environ dix mois plus tard nous avons enregistré l'album "This is England" qui s'est moyennement vendu. Notre contrat avec Razor est maintenant terminé et nous continuons les concerts en essayant de consolider notre réputation. La vérité est un cauchemar... Nous ne savons pas sur quel label sortira notre prochain disque, personne ne semble être intéressé par les groupes punk ou oi maintenant. Nous avons eu une réponse d'une boîte qui nous a dit "on aime bien ce que vous faites, mais le punk ne se vend pas, désolé". Qui a dit que Red London était un groupe punk, d'ailleurs ?

AR : "Soul train" est assez différent de vos autres morceaux...

P : C'était plutôt une expérience, je crois. Il n'y a pas beaucoup de gens qui aiment ce morceau, je ne sais pas pourquoi. J'aimerais jouer plus de musique soul mais dans le groupe, je n'écris que les paroles. Il y a pas mal de merdes sur le 33t, et on a quelques trucs dans le genre de "Soul train" qui n'y sont pas.

AR : Qu'en est-il de la scène de Sunderland ?

P : Red Alert, on les aime bien, ils sont très sympa et bons musiciens; on a fait pas mal de concerts avec eux. Il y a beaucoup de groupes à Sunderland qui se battent mais nous sommes les "leaders", avec Red Alert et Toy Dolls. C'est très dur de faire des concerts à Sunderland, tout le monde s'en fout alors on joue surtout dans les autres coins du Nord-Est. Et même dans le Nord, les salles ferment les unes après les autres. Tous les bierkeller ont fermé; il y a deux ans on a fait celui de Newcastle avec les Adicts, terminé. Notre musique plaît au public alternatif qui fréquentait ces salles, c'est à peu près les seuls endroits où il n'y ait pas de restrictions vestimentaires! C'est très important, parce qu'à Sunderland, la plupart des salles n'accepte que les "Mr Clean", hélas!

AR : Et qu'écoutez-vous à part les groupes locaux ?

P : du vieux punk, 999, Clash, Pistols, Chelsea, Cortinas, Sham etc... Nous avons aussi été influencés par les Jam, et les débuts de Slade. (Ici, sur la lettre, une autre écriture a ajouté "The Cult" ???)

